



*Elle n'avait pas encore gagné le prix Charles-Cros. C'était un mardi soir glacial de février, à Montréal, dans sa maison du carré Saint-Louis. Elle nous attendait.*

# Où peut-on vous toucher, Pauline Julien?

par Sylvie Dupont

## PRISE 1

**N**ous nous sommes installées avec un plateau de choses à boire et à manger dans la salle de séjour et nous avons jaser un peu de la neige et du mauvais temps. Puis, j'ai glissé une cassette dans le magnétophone et appuyé sur *record*. Comme si c'était un *cue*, immédiatement, sa voix et son ton ont changé.

J'avais devant moi Pauline Julien, avec ses «20 ans de métier» comme elle dit depuis dix ans : une professionnelle qui a de bonnes raisons de se méfier des journalistes, mais qui respecte les règles du jeu. Alors, je me suis résignée à l'ouverture classique.

**SD :** Si nous parlions d'abord de ton dernier disque. Où peut-on vous toucher ? Comment est-il né ?

**PJ :** D'abord je dois dire que je ne suis pas une fille de préméditation ; je suis une fille de réception, je me fie à la conjoncture. Mais, pour une fois, j'avais prémédité quelque chose : après *Charade*, je voulais faire un disque avec des écrivaines. J'en ai contacté une dizaine, et au départ, elles étaient toutes emballées. Mais écrire une chanson, ce n'est pas facile.

Tous les trois mois, je les rappelle : elles étaient désolées, vraiment désolées, mais rien ne venait, sauf pour Suzanne Jacob qui m'a donné *Tu me dis* et Viviane Forrester, *Les sentiments*. L'expérience m'a permis des rencontres magnifiques mais j'ai dû renoncer à ce projet et attendre comme d'habitude ce qui viendrait de la conjoncture.

Cette conjoncture, il fallait tout de même lui donner un coup de pouce. Pauline Julien sollicite donc sa chum Denise Boucher (*Maman, ta petite fille a un cheveu blanc, Rock'n'rose*) ainsi que sa vieille amie Anne Sylvestre (*Rien qu'une fois*) et se retrouve elle-même les manches : elle écrit *Agricole, La vie, oui* et traduit *Les oiseaux perdus* (sur une musique d'Astor Piazzola).

«Finalement, raconte-t-elle, je me suis retrouvée avec une dizaine de textes devant moi, tous sur les sentiments, la vie, la mort,

et qui pourtant n'étaient pas tristes. Pour les musiques, j'ai d'abord fait appel à des musiciens avec qui j'ai toujours aimé collaborer, mais cette fois ça n'a pas donné ce que j'attendais ; alors je me suis demandée avec qui je n'avais jamais travaillé. Tu sais, en vingt ans de carrière (sic), j'ai presque fait le tour... J'ai pensé à Pierre Flynn, à Robert Léger, à Lewis Furey. J'avais envie de faire du rock et Denise a rencontré Gerry Boulet : le hasard, toujours ! J'étais ravie qu'ils aiment les textes et qu'ils acceptent avec enthousiasme. Ça m'a redonné confiance en moi.»

Parler de son dernier disque, qui est selon ses propres mots «comme une renaissance», a rendu à Pauline Julien tout son naturel... Pour la taquiner un peu, je lui demande si c'est aussi par hasard qu'elle est venue à la chanson. Sans se faire prier, elle raconte avec force anecdotes, toutes plus drôles – et plus connues – les unes que les autres, son arrivée à Paris en 1952, ses cours de théâtre, ses débuts comme chanteuse... dans une pièce de Pirandello où elle remplaçait à pied levé une comédienne malade dans le rôle d'une chanteuse réaliste ; et comment, six mois plus tard, parce qu'elle «n'avait plus un rond», elle commençait à chanter pour de bon – Brecht, Ferré, Vian, Prévert – dans les caves humides de la Rive gauche, avec d'autres débutants qui s'appelaient Anne Sylvestre, Ricet Barrier, Jean Ferrat ou Raymond Devos.

Elle m'entraîne dans la nostalgie et je la suis avec délices même si tout cela a été raconté mille fois et de toutes les manières. Parce que Pauline Julien, c'est cela aussi : tout le folklore de la bohème parisienne... et tout le sentimentalisme des débuts de la Révolution tranquille. Pauline raconte son premier retour, en 1957, dans un Québec qu'elle a quitté en pleine noirceur et qu'elle retrouve en effervescence. Les yeux brillants, elle évoque l'ouverture du Saint-Germain-des-Près, le cabaret de Jacques Normand qui l'engage tout de suite aux côtés de Clémence, Normand Hudon et Jacques Desrosiers. Les allers et retours Montréal-Paris. Le Café Saint-Jacques à Montréal et la Porte Saint-Jean à Québec. Les Bozos, et toutes ces petites boîtes à

chansons qui se mettent à pulluler avec les premiers balbutiements du nationalisme québécois. Vigneault. Comment, conquise, elle laisse tomber la chanson française pour intégrer la première à son répertoire *Jack Monoloy, Fer et titane* et *Bozo-les-culottes* de Raymond Lévesque, et *La Manic* de Georges Dor. Des chansons sur les gens de son pays qui, en retour, lui font un triomphe à la Place des Arts. À elle qui s'identifie ouvertement comme séparatiste, qui va faire une tournée en Russie, qui parle de la Chine et du socialisme.

Pour les médias, elle est la *passionnaire* de la libération du Québec. Pour la police aussi. C'est la crise d'Octobre : elle est arrêtée avec Gérald Godin, et toute sa famille. La prison. Les *Chants et poèmes de la résistance (II)*, un show de solidarité avec les prisonniers politiques. «Quinze ans déjà !», soupire Pauline en ouvrant une autre bouteille de rouge. Les années 70. L'engagement féministe. Les luttes pour l'avortement libre. *Paroles de femmes*.

Le reste n'est pas encore assez vieux pour avoir la patine des souvenirs, et n'a plus l'éclat de la nouveauté. La conversation languit ; l'entrevue aussi. Comme pour boucler la boucle, je lui demande si elle a des projets de théâtre, de cinéma. Elle me répond qu'elle adorerait cela, qu'elle a beaucoup aimé travailler sur *Les fées ont soif*, l'automne dernier, qu'elle a eu beaucoup de plaisir à jouer au cinéma, en particulier dans *Bulldozer* de Pierre Harel.

«Comme me disait un jour Serge Reggiani, évoque-t-elle, c'est tellement reposant de n'avoir qu'un rôle à apprendre, de ne pas avoir l'entière responsabilité d'un show. Mais pour le théâtre et le cinéma, ce n'est pas moi qui décide. Il faudrait qu'on pense à moi. Et il faudrait qu'on me dirige, qu'on me guide. Qu'on me donne confiance en moi. J'ai très peu confiance en moi.»

**SD :** Après toutes ces années de succès, faut-il encore qu'on te répète que tu es capable pour que tu ailles de l'avant ?

**PJ :** Non. Non. Ce n'est pas cela. Mais là, tu poses une question de fond qui ne va pas dans ton article.

## PRISE 2

**P**as le temps d'arrêter le magnétophone. La question indiscreète a atteint une Pauline Julien que je ne soupçonnais pas, et qui a envie de parler. «La question de fond, enchaîne-t-elle, c'est : Est-ce que je suis ce que je suis ou seulement ce que j'ai voulu être ? J'ai toujours foncé, mais ce n'est peut-être pas ma nature. Il y a des gens qui se contentent de ce qu'ils sont, de ce qui est. Pas moi. Et je ne sais pas pourquoi. Je suis la dernière d'une famille de onze enfants et, du plus loin que je me souviens, je me vois comme un petit béliet qui ne veut pas, mais qui fonce quand même. On m'aimait pour ça. On disait que j'avais "du front tout l'tour d'la tête". Et pourtant, je n'ai jamais eu confiance en moi. Je fonçais parce que je ne voulais pas accepter ce qui était. Peut-être qu'au fond, j'étais faite pour vivre en paix ? J'ai toujours eu ce doute.

«Toute ma vie, j'ai fait des choses. Pourquoi ? Agir, ce n'est pas l'essentiel. L'essentiel, c'est d'être bien dans sa peau. Moi, je dois avouer que je l'ai rarement été. Il y a deux moments où je suis bien dans ma peau : quand je fais l'amour et quand je chante sur scène. Pendant, et tout de suite après. Mais deux heures plus tard, je me dis : "Demain ce ne sera pas comme ça." Et ça recommence. C'est pas une vie... Je voudrais être comme ces gens qui vivent calmement, qui cultivent leur jardin et font

la cuisine sans se poser trop de questions. Je n'ai jamais su faire la cuisine...»

**SD** : Les gens n'ont pas tous ton intensité !

**PJ** : Qu'ils la prennent, mon intensité ! Je n'ai jamais trouvé que c'était une qualité.

**SD** : Est-ce que tu montes sur scène pour ne plus sentir ton malaise ?

**PJ** : Monter sur scène pour être bien ? Es-tu folle ? Avant d'y aller, je suis malade de peur. J'ai mal au ventre, j'ai mal au coeur, je vomis, je crache. Et les premiers moments sont terribles ; souvent, je voudrais crier : Arrêtez le show ! Je voudrais partir, être le plus loin possible. Mais je ne l'ai jamais fait. J'en suis incapable. Non, ce n'est pas pour être bien que je monte sur scène. C'est parce que je suis due pour ça, c'est ce que je sais faire. Et puis, une fois sur scène, là, enfin, il se passe quelque chose. Mais ce n'est pas comme pour d'autres, Charlebois par exemple qui, quand il était déprimé, se consolait en écoutant ses disques, en regardant ses shows. Pour moi, c'est une jouissance comme l'orgasme. Après, il y a le repos. Et ensuite, c'est fini.

**SD** : Trouves-tu d'autres ressemblances entre faire la scène et faire l'amour ?

**PJ** : Tu t'abandonnes, tu laisses aller les choses...

**SD** : Vois-tu des visages dans la salle ?

**PJ** : Non, mais tu les sens. Ils t'attendent. Toi aussi. Tu sens toute la responsabilité. Tu ne veux pas les trahir, les décevoir. Tu te dis : «Ils sont là. Moi aussi. Pourquoi est-ce que ce ne serait pas bon ? Il y a un meilleur possible et il faut que j'aille le chercher.»

**SD** : Et qu'est-ce qui fait la jouissance ?

**PJ** : Tu te donnes. Les chansons que je chante, je les aime. Je n'ai jamais chanté une chanson que je n'aimais pas. Je te disais que la scène était terrible et maintenant je vais te dire le contraire. En 20 ans, il n'y a que deux ou trois fois où j'ai échoué. Tu décides que tu es là et pas ailleurs, que ça va être bon ; tu te donnes, tu t'appliques, tu mets toute ta force, le meilleur de toi-même et, tout à coup... la parole passe et tu la sens passer.

**SD** : Cela veut dire investir entièrement le moment. Tu n'es pas passéiste ?

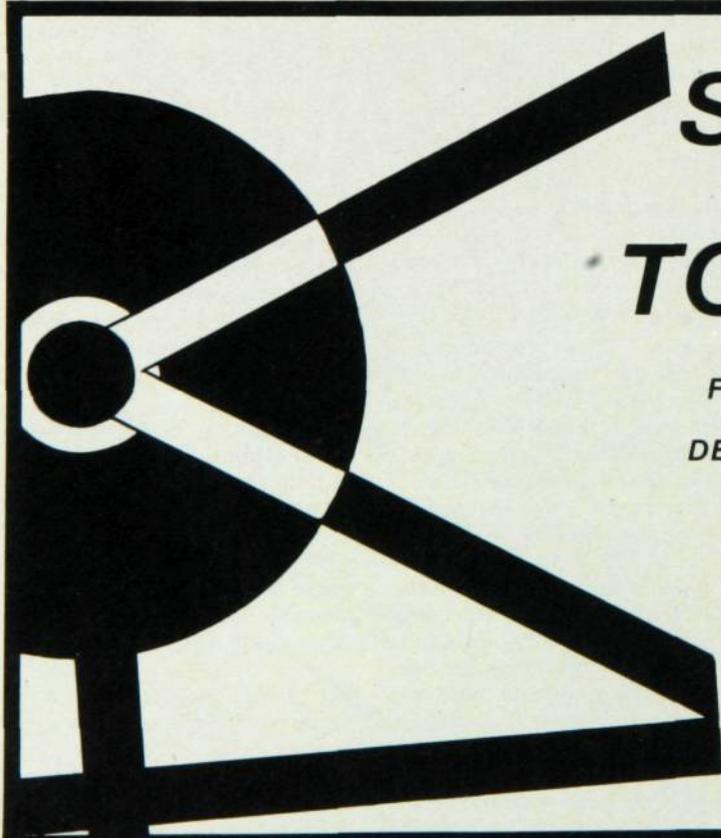
**PJ** : Pas du tout. Pour moi, hier est mort. Et l'avenir n'existe pas.

**SD** : Tu ne penses jamais à l'avenir ? Que tu vas vieillir, ne plus chanter un jour ?

**PJ** : Avant, ça ne m'effleurait pas l'esprit. Récemment, j'y ai pensé mais c'est parce que je n'avais plus confiance en moi. Je croyais que je n'avais plus le souffle, que le public ne m'aimait plus. Et puis, je me suis aperçue que des forces extérieures me détruisaient, alors j'ai réagi avec une vigueur nouvelle. Il m'arrive encore d'avoir peur que ma santé ne tienne pas le coup. J'ai une corde vocale qui fait des sparages, le froid et la poussière me donnent de l'asthme. Je sais qu'un jour, je devrai peut-être arrêter de chanter mais j'ai une nature terriblement optimiste et, au fond, je n'y crois pas du tout. Je me sens une surfemme...

**SD** : Trouves-tu un certain confort à vieillir ?

**PJ** : Tu es idiot ! Madeleine Renaud, elle, était intelligente. Quand elle avait 75 ans, quelqu'un lui a parlé de la sagesse qui venait avec l'âge. Elle l'a traité de fou. Elle lui a dit : «Vieillir, c'est la pire chose qui



# SILENCE, ELLES TOURNENT

FESTIVAL INTERNATIONAL  
DE FILMS ET VIDÉOS  
DE FEMMES - MONTRÉAL 85.  
DU 6 AU 16 JUIN

- CINÉMATHEQUE QUÉBÉCOISE
- SALLE DE CINÉMA DE L'ONF  
AU COMPLEXE GUY FAVREAU

Renseignements :  
Cinéma Femmes, 822 rue Sherbrooke.  
H2L 1K4. Tél. : (514) 522-3141.

puisse nous arriver. Je déteste vieillir.»  
C'est elle qui avait raison.

**SD :** *Mais tu n'as plus vingt ans... Comment t'accommodes-tu de la réalité ?*

**PJ :** Je n'y pense jamais. Je ne sais pas quel âge j'ai. Je ne suis pas bonne en arithmétique. J'ai beaucoup d'énergie et pas de vergetures. Et si j'ai des cheveux blancs, seul mon coiffeur le sait. Je ne vois pas mes rides, je reste dans les éclairages tamisés et quand je passe devant le miroir, j'enlève mes lunettes. Je suis myope (rires). Je n'y pense jamais.

**SD :** *Et pourtant tu chantes Maman, ta petite fille a un cheveu blanc.*

**PJ :** Ça n'a rien à voir. J'aurais pu chanter ça à 20 ans.

**SD :** *Donc, puisque tu ne vieillis pas, tu ne penses jamais à un face lift par exemple ? Tu n'en auras jamais besoin...*

**PJ :** Écoute, je me suis fait faire deux fois les yeux. J'en avais besoin, ça a très bien réussi et j'en suis ravie. Mais un face lift, ça attaque la personnalité. Je ne blâme pas les femmes qui le font, je les trouve souvent très belles mais je ne les reconnais pas. C'est pour cela que je ne le ferai jamais.

**SD :** *En parlant de changement, on ne t'entend plus parler de politique, faire des déclarations ?*

**PJ :** (Très en colère) Je n'ai jamais fait de déclarations ! Les médias, vous êtes tous pareils...

## PRISE 3

**J**e savais qu'elle allait bondir. Pauline Julien a toujours détesté faire des déclarations politiques aux médias. Et elle en a toujours faites. Cette entrevue ne sera pas l'exception à la règle. Ni elle ni moi ne pouvions éviter le sujet. «Je n'ai jamais fait de déclarations, répète-t-elle. Naturellement, j'ai fait des propositions. Dans l'urgence. Mais pour moi, en ce moment, il n'y a pas d'urgence. Il y a un gouvernement élu en qui j'ai confiance.»

**SD :** *Encore ?*

**PJ :** Oui, encore ! Certainement, encore !

**SD :** *La situation actuelle, les démissions autour de l'indépendance, tout ça ne te trouble pas ?*

**PJ :** C'est une déchirure, mais on ne peut pas aller contre la volonté du grand public. Il faut la respecter. Je suis d'accord avec le gouvernement. On ne peut quand même pas recourir à la force, sortir l'armée !

**SD :** *Mais cela n'explique pas que tu ne parles plus d'indépendance.*

**PJ :** Je fais confiance au gouvernement. L'indépendance, ce n'est pas moi qui vais la faire.

**SD :** *Du temps où tu en parlais, tu ne disais pas que tu la ferais toi-même...*

**PJ :** Non. Mais je me battais pour que quelque chose arrive.

**SD :** *Le PQ est arrivé au pouvoir. Mais pas l'indépendance.*

**PJ :** Ce n'est pas la faute du PQ. C'est le peuple...

**SD :** *Tu te sens impuissante ? Tu penses que c'est perdu, que le Québec n'en veut plus ?*

**PJ :** Non. Ce n'est pas ça. Seulement, je ne veux tordre le bras de personne. C'est aux gens de juger.

**SD :** *Mais si même toi, qui soulevait les foules avec l'indépendance, tu as cessé d'en parler, pourquoi y croiraient-ils ?*

**PJ :** C'est une maudite bonne question ! Je fais peut-être trop confiance à la connaissance. Je me dis que les gens savent maintenant que l'autonomie est indispensable. Peut-être faut-il que j'en parle encore.

D'ailleurs, j'en parle encore. Je le dis : je suis archi-féministe, archi-indépendantiste.

Mais faut-il pour autant que je le chante ?

**SD :** *Tu n'hésites pas à chanter la soif de liberté des femmes...*

**PJ :** Je suis tannée de répéter toujours la même chose. Mes prochaines chansons, elles seront contre la guerre, la haine et la souffrance. Je ne veux plus de tueries inutiles. Je ne suis même plus capable de lire un roman policier jusqu'au bout, de voir un film de cowboy, ça m'écoeure. Je ne veux plus voir de pauvreté excessive. Je veux qu'on y remédie.

**SD :** *Pour ça aussi, tu fais encore confiance au PQ ?*

**PJ :** Le gouvernement actuel du Québec est l'un des plus généreux du monde. Il a haussé le salaire minimum comme aucun autre, et le résultat c'est que l'économie en souffre et que les compagnies partent ou se sabordent. Mais je crois quand même qu'il a eu raison de le faire. Pourtant, au moindre impôt, au moindre gel de salaires, les gens hurlent. Les syndicats exagèrent. La grève des fonctionnaires, des professeurs, pour moi, c'était un scandale : ils vivent très bien et ils en demandent encore plus.

**SD :** *Les gens hurlent aussi parce que le gouvernement a fait des coupures dans les salaires des moins bien nantis, et dans les secteurs de la santé des services sociaux, de l'éducation.*

**PJ :** Je ne dis pas qu'il n'a pas fait d'erreurs. Je dis qu'il a aussi fait des choses extraordinaires, pour les garderies par exemple. Et que ça n'a jamais été reconnu.

**SD :** *Il a été réélu en 81. Que peut vouloir de plus un gouvernement ?*

**PJ :** Il ne le sera peut-être pas cette fois...

**SD :** *Tu es un personnage public, Gérard Godin aussi et vous n'avez jamais caché votre relation. Le fait qu'il soit ministre est-il pour quelque chose dans ton silence sur l'indépendance, dans ta confiance en ce gouvernement et dans tes positions actuelles ?*

**PJ :** Non. Ce n'est pas ma relation avec Godin qui détermine cela. C'est ma relation avec un parti qui a fait des erreurs mais en qui j'ai encore confiance. Vivre avec un homme politique m'a fait comprendre les innombrables pressions qui s'exercent de tous côtés sur les gens au pouvoir. Je les critique aussi et avec eux je me retrouve plus souvent qu'autrement dans l'opposition.

**LE THÉÂTRE EXPÉRIMENTAL  
DES FEMMES  
déménage le  
1<sup>er</sup> juillet  
1985**

**NOUVEAU  
LIEU :**

**GO**

Lieu de créations de femmes géré par  
l'équipe du T.E.F.

**5066, rue Clark** (coin Laurier)  
Montréal H2T 2T8

**OUVERTURE : MI-SEPTEMBRE 1985**

**PRODUCTIONS T.E.F.**

**NOV.-DÉC. 85 :**

• La Consule de Pauline Harvey

**AVRIL-MAI 86 :**

• Rhamlette de Lise Vaillancourt

**1<sup>er</sup> MARS AU 9 MARS 86 :**

• 4<sup>e</sup> FESTIVAL - CRÉATION-FEMMES  
MULTIDISCIPLINAIRE

Thème : Érotisme et Féminisme

**ATELIERS**

- Entraînement permanent : chant, danse, tam tam, acrobatie, jeu / mise en scène
- Exploration de comedia dell'arte, création de masques féminins
- Réflexion et travail dramaturgique
- Atelier de lumière

**AUDITIONS**

Des auditions pour jeunes comédiennes  
auront lieu en MAI et en AOÛT 1985.

**LOCATION**

- SALLE DE RÉPÉTITIONS
- SALLE DE SPECTACLES
- BUREAUX (2)

**APPEL**

Nous attendons vos projets les plus fous, les plus vitaux.

- Projets « 10 MINUTES » ou moins
- Performances / Événements
- Expositions (sculpture, peinture, architecture)
- « Levers de rideau »
- Speaker's corner
- Club / réseau...

Et pourquoi pas un Salon des Métiers d'Arts Féministes, juste avant Noël ?

Envoyez-nous vos attentes, vos adresses (pour notre liste d'envoi), vos désirs, vos thématiques, vos... cadeaux !

**LES GO-DIRECTRICES :**

Jeanette Laquerre, adm.  
Ginette Noiseux, arts  
Lise Vaillancourt, arts



**T.E.F. RENS. : 844-0207**